

L'Hôpital du Saint-Sacrement au lendemain de la guerre

Une expansion tranquille sous le signe de l'Église et de l'État (1945-1960)

Alex Tremblay Lamarche

Numéro 143, automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94498ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay Lamarche, A. (2020). L'Hôpital du Saint-Sacrement au lendemain de la guerre : une expansion tranquille sous le signe de l'Église et de l'État (1945-1960). *Cap-aux-Diamants*, (143), 42–44.



Après une formation en physiothérapie à Paris de 1922 à 1926 (notamment auprès du célèbre radiologiste Antoine Béchère), le docteur Edmour Perron (1887-1954) se joint à l'Hôpital du Saint-Sacrement dès son ouverture. Il y est le premier à pratiquer la radiologie et la radiothérapie. (Source : Sœurs de la Charité de Québec, *Album-souvenir de l'hôpital du St-Sacrement, 1927-1949*, Québec, Tremblay & Dion inc., 1949).

L'HÔPITAL DU SAINT-SACREMENT AU LENDEMAIN DE LA GUERRE : UNE EXPANSION TRANQUILLE SOUS LE SIGNE DE L'ÉGLISE ET DE L'ÉTAT (1945-1960)

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, l'Hôpital du Saint-Sacrement récupère une partie de ses effectifs qui avaient été déployés lors du conflit. Sous l'impulsion de sœur Marie-de-la-Recouvrance (née Georgette Arsenault), économiste de l'établissement depuis le tournant des années 1940, la direction des lieux en vient à s'intéresser activement aux questions de justice sociale et d'éthique. Inspirée par une lettre circulaire du cardinal Jean-Marie Rodrigue Villeneuve, sœur Marie-de-la-Recouvrance s'applique à mettre en œuvre les principes de la

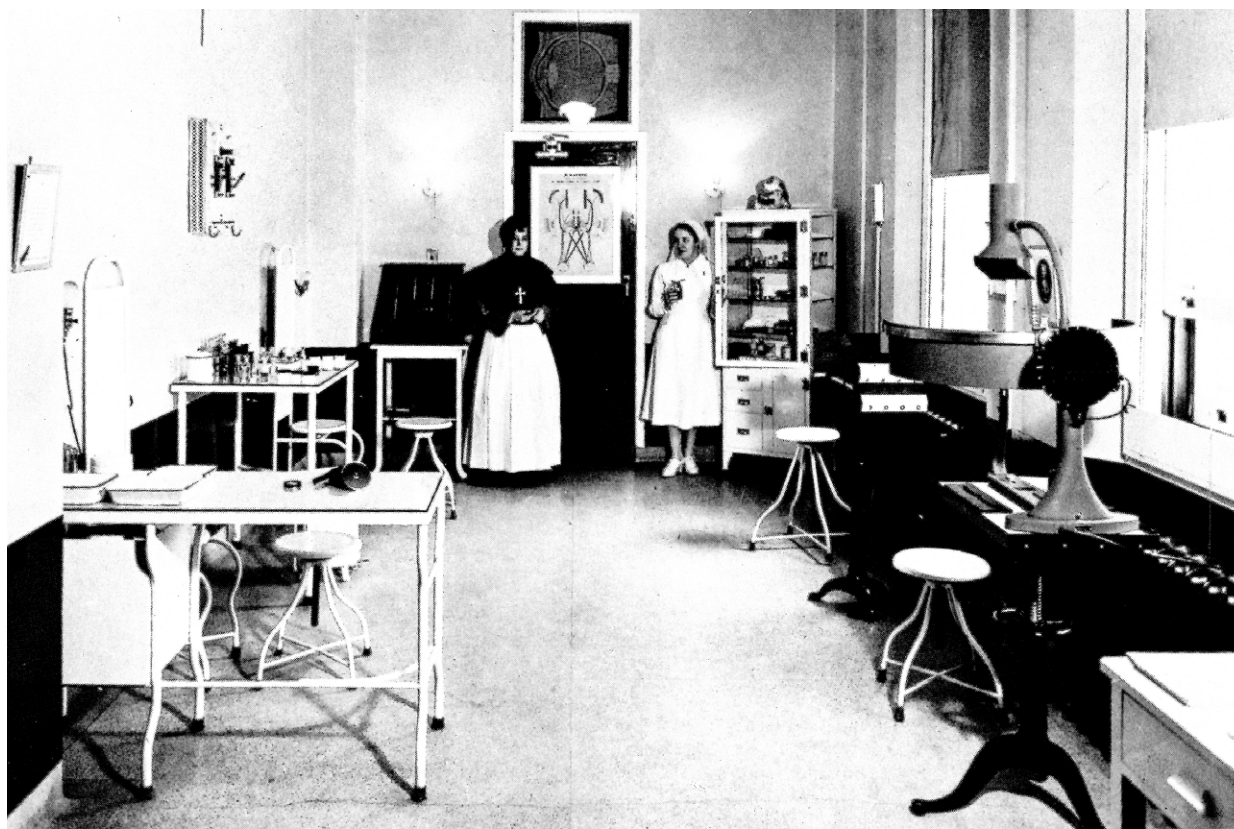
doctrine sociale de l'Église dans l'administration de l'hôpital. Des comités regroupant des laïcs et des religieuses de chaque département sont mis sur pied en 1947 pour se pencher sur ces questions lors de réunions mensuelles. On ouvre également une section de la Jeunesse étudiante catholique universitaire pour les infirmières et une section de la Jeunesse ouvrière catholique pour les aides féminines. En juillet 1947, les religieuses créent le premier service social médical à Québec. Ce service, sous le contrôle de l'École de service social de l'Université Laval, a pour

but de « mieux connaître le malade pour assurer sa guérison et lutter contre les problèmes que lui apporte la maladie ».

Parallèlement, l'établissement voit entrer en ses murs de nouvelles spécialités. Son statut d'hôpital universitaire l'amène en effet à accueillir l'un des premiers endocrinologues à Québec (le docteur Antoine Martel), ainsi que l'un des deux premiers oto-rhino-laryngologistes de la ville (le docteur Camille Gélinas, qui, après avoir été formé à New York en 1944, amorce sa pratique à l'Hôpital du Saint-Sacrement à cette époque). Une clinique neuropsychiatrique y voit aussi le jour en 1949. De généreuses subventions fédérales et provinciales permettent également de doter l'établissement de nouveaux centres de recherche et de nouvelles cliniques. Le ministre fédéral de la Santé nationale et du Bien-être social, Paul Martin, souhaite accroître le financement du système hospitalier par l'État, afin d'en faciliter l'accès au plus grand nombre et de le doter d'équipements à la fine pointe de la technologie. En 1949, son plan fédéral d'hygiène relatif à la lutte anticancéreuse

donne les moyens à l'hôpital d'augmenter son personnel, d'agrandir ses laboratoires et, ainsi, de créer une clinique anticancéreuse. En 1950, un octroi de 14500 \$ permet à Saint-Sacrement d'ouvrir la deuxième clinique du glaucome au Canada, quelques mois après l'inauguration de la première à Toronto. Les années qui suivent sont marquées par la rénovation des salles d'opération (1951), l'ouverture d'une salle de réveil (1952), ainsi que par l'arrivée des premiers traitements au radium (1953) et d'une diététiste (1954).

Le fonctionnement de l'hôpital diffère alors sensiblement de ce qui se fait aujourd'hui. On y trouve plusieurs grandes salles communes comptant de nombreux lits. Si ce n'est pas tout le monde qui a accès aux soins de santé (d'où la présence de lits pour les plus démunis), certains malades peuvent disposer de chambres individuelles où ils sont littéralement reçus comme à l'hôtel. Aux dires d'Isabelle Girard, dont la mère (Fernande Paquet) a été directrice de la pouponnière de Saint-Sacrement de 1949 à 1955, les patients qui disposaient de telles



Il existe un département d'ophtalmologie à l'Hôpital du Saint-Sacrement depuis son ouverture en 1927. Sous la direction du docteur Henri Pichette, ce département prend rapidement de l'importance. Une clinique du glaucome y ouvre en 1950 grâce à une subvention fédérale. (Source : Sœurs de la Charité de Québec, *Album-souvenir de l'hôpital du St-Sacrement, 1927-1949*, Québec, Tremblay & Dion inc., 1949).



chambres se faisaient servir leurs repas avec un certain décorum, et les religieuses étaient aux petits soins avec « cette clientèle qui, il faut le dire, apportait de bons revenus à l'hôpital ».

Les hommes et les femmes ont à cette époque des rôles bien définis au sein de l'établissement : la gent masculine se charge des soins des malades et de l'entretien du bâtiment, tandis que la gent féminine veille à l'assistance infirmière aux patients et à l'administration des lieux. Rappelons que l'établissement est la propriété des Sœurs de la Charité depuis 1936 et que plusieurs religieuses résident sur place et y œuvrent. Les épouses et les filles des médecins s'engagent quant à elles activement au sein de l'établissement pour lui donner un visage plus humain et pour amasser des fonds. En plus de visiter les pauvres de l'hôpital et ceux qui se remettent d'une quelconque maladie à l'extérieur de celui-ci, elles leur viennent en aide en leur procurant divers biens, en les aidant à écrire des lettres et en leur faisant la lecture. En 1948, elles se structurent au sein d'un comité de dames charitables. Ses membres amassent des fonds, organisent un bazar au profit de l'hôpital et ramènent même parfois des patients chez elles pour qu'ils poursuivent leur convalescence.

Saint-Sacrement dispose d'une école d'infirmières, comme la plupart des hôpitaux de la ville. Les jeunes femmes qui y sont admises sont hébergées sur place tout au long de leurs études. Selon Isabelle Girard, plusieurs espèrent rencontrer un médecin avec qui elles pourront se marier et fonder une famille. Leur formation dure trois ans, dont six mois de probation. Elle mêle formation théorique et pratique. Si l'on en croit les témoignages de l'époque, « le cours se déroul[e] sous le signe du labeur et de l'austérité » : les étudiantes sont en service de 7 h 30 à 19 h, et vice-versa. Leur quart de travail est entrecoupé par une heure de cours et un peu de repos, et elles ne bénéficient que d'une demi-journée de congé par semaine. Lorsqu'elles ne travaillent pas, les apprenties infirmières doivent nettoyer, repasser et empeser leur uniforme. Ce dernier doit être d'une blancheur impeccable et ne comporter aucun pli, puisque les religieuses sont très rigoureuses sur ce point, et qu'un uniforme mal nettoyé vaut à sa propriétaire une réprimande.

À la fin des années 1950, les aspirantes se font de plus en plus nombreuses, et une nouvelle annexe est ajoutée au pavillon où on forme les infirmières, afin de pouvoir y accueillir 250 élèves. Plusieurs nouveaux bâtiments sont aussi érigés à cette époque. Pensons entre autres à l'aile G, à l'aile de radiologie et à la chaufferie. En 1957, la construction d'un nouvel édifice de sept étages à l'ouest du bâtiment principal est confiée à l'architecte Pierre Rinfret et à l'entrepreneur Ernest Côté. Ensemble, ils bâtissent ce qui deviendra le pavillon D'Youville. Son inauguration, en 1960, fera passer la capacité des lieux de 260 à 500 lits approximativement. Avec la construction de ce bâtiment se clôt une période de quinze ans d'expansion de l'hôpital, sous l'impulsion des Sœurs de la Charité de Québec et de la Faculté de médecine de l'Université Laval. Saint-Sacrement se positionne comme l'un des principaux hôpitaux de la ville (voire de la province) et est prêt à entrer dans une décennie qui sera marquée par de profonds changements dans le milieu de la santé.

Alex Tremblay Lamarche, historien